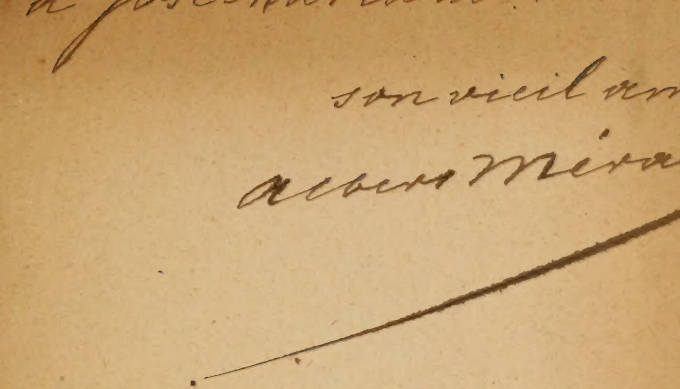
U d'/of OTTAWA
39003002383213



294—1A—388

Chansons et Madrigaux

(1873-1874).

DU MÊME AUTEUR

Les Chimères, poésies couronnées par l'Académie française, 2e édition (*épuisé*).
L'Idole, sonnets (*épuisé*).
Les Souvenirs, sonnets.
Les Villes de Marbre, poésies couronnées par l'Académie française.
L'Adieu, poème.
Printemps passé, poème parisien.
Le Petit Salon, en vers (1876-1877).
Au Fil de l'Eau, poésies.
Poèmes de Paris.
Vers le Soir, poésies couronnées par l'Académie française.
Triolets des Parisiennes de Paris.
Les Joies de l'Heure.

Poésies (*Les Chimères, l'Idole, les Souvenirs, les Villes de Marbre*). Lemerre. (petite bibliothèque littéraire.)

ALBERT MÉRAT ET LÉON VALADE

Avril, Mai, Juin, sonnets. Poésies de Léon Valade, tome I. Lemerre. (petite bibliothèque littéraire.)
Intermezzo, poème traduit de Henri Heine (*épuisé*).

Pour paraître prochainement

Vers Oubliés.
Epigrammes, Triolets, Petites pièces.

Corbeil. — Imprimerie Ed. Crété.

SEP 01 1972

ALBERT MÉRAT

Chansons et Madrigaux

CHANSONS. — MADRIGAUX. — CAMÉES PARISIENS

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

MDCCCCII

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2359
.M6C4
1902

CHANSONS

Ces pages ont un droit d'aînesse
Et ne viennent pas à leur tour...
— Voici quelques chansons d'amour
Que je chantais dans ma jeunesse.

I

CHANSON

Hélas ! qu'ai-je fait de mes yeux ?
Ai-je bu toute la lumière
Que les jours gais ou soucieux
Ont pu verser à ma paupière ?

Et qu'ai-je fait de mon esprit ?
N'ai-je pas tourné ma pensée
Plutôt vers la fleur qui sourit
Que vers la cime au ciel dressée ?

Parmi le bruit grave ou moqueur
Qu'élève la mêlée humaine,
Hélas ! qu'ai-je fait de mon cœur,
De mon cœur que toute enfant mène ?

Mes regards ont chéri le jour,
Et mon rêve la poésie ;
Quant à ma pauvre âme, l'amour
Est l'extase qu'elle a choisie.

Suis-je faible ? Ai-je mérité
D'être plaint ? Faut-il que j'expie
Ce doux culte de la beauté
Que je ne peux pas croire impie ?

II

LE CRÉPUSCULE

Voici que la douce clarté
Tout au bas du grand ciel recule.
Viens parmi la sérénité
Transparente du crépuscule.

Les ailes des papillons blancs
Se soulèvent vers la lumière.
Le soir commence en couplets lents
Sa belle chanson coutumière.

Ton pied descendra près du mien
La petite rivière bleue :
— Le sentier plein d'herbe fait bien,
A la suivre, toute une lieue.

La flûte verte des roseaux
Frissonnera sur tes épaules,
— « Taisons-nous », diront les oiseaux ;
— « Penchons sur eux », diront les saules.

III

LA FUITE

Comme j'avais baisé ses yeux plus tendrement
Que si ma lèvre avait effleuré deux étoiles,
La pointe de ses cils eut un frémissement;
La prunelle glissa furtive sous leurs voiles.

J'eus peur d'avoir blessé des astres endormis.
Sa joue eut un éclair de rougeur, et sa bouche
Qui ne défendait pas, mais n'avait rien permis,
S'embellit d'une moue adorable et farouche.

Et, dans le mouvement souple qu'elle avait fait,
Ses cheveux s'envolaient dénoués autour d'elle,
Et, fuyante, le bruit de ses pas étouffait
Ses petits cris pareils à des cris d'hirondelle.

IV

ÉTRENNES A LAURE

Tu m'as fait des jours précieux.
A la lumière de tes yeux,
Ma vie était claire et charmée.
— Je te souhaite d'être aimée.

Ta bouche (que ne puis-je encor
Baiser ce doux et cher trésor !)
Est comme une rose embaumée.
— Je te souhaite d'être aimée.

Il faudrait, pour peindre ton sein,
Arrondir dans un pur dessin
La pierre dure d'un camée.
— Je te souhaite d'être aimée.

Aimer, c'est tout ; vivre, n'est rien ;
L'amour est le souverain bien ;
Le reste n'est qu'une fumée...
— Je te souhaite d'être aimée.

Comme rien n'est vrai que cela
Et que mon bonheur s'envola
Quand ton âme me fut fermée,
— Je te souhaite d'être aimée.

V

LE RETARD

Comme elle est en retard ! Un pas...
Est-ce le sien ? C'est pourtant l'heure,
Demeurer, je ne le puis pas !
Descendre ? On verra que je pleure.

Me voici dans la rue allant...
Mon pas hésite et se dérobe !
Je suis les femmes en tremblant...
J'ai cru reconnaître sa robe.

Ce n'est pas elle ! C'est fini.
Je rentre... j'ai peur de moi-même !
Joie envolée ! azur terni !
A cette heure-là, comme on l'aime !

On se souvient de tout, qu'un jour
Elle a pleuré, que les dimanches,
On allait loin, et qu'au retour
Sa peau gardait l'odeur des branches.

Enfin, c'est elle, l'air joyeux.
« Est-ce que je t'ai fait attendre ? »
Et, voyant des pleurs dans mes yeux,
Elle ne semble pas comprendre.

VI

CHANSON

Faut-il, pour trouver bon l'été,
Trouver moins propice l'automne ?
Continuelle, la beauté
Semblerait-elle monotone ?

Faut-il que l'âme ou que le ciel
Ait des orages ou des fièvres ?
Faut-il l'absinthe près du miel
Pour que le miel soit doux aux lèvres ?

Pour voir à sa source le jour,
Pour trembler de peine ou de joie,
Faut-il que l'aile de l'amour,
A peine ouverte, se reploie ?

Les lèvres, le cœur et les yeux
Sont-ils à ce point misérables
Qu'en les perdant ils sentent mieux
Les choses les plus désirables ?

Le rêve serait-il meilleur
De n'avoir qu'une vie égale
Où des contrastes de bonheur
Seraient l'antithèse idéale ?

VII

CHANSON

Mon cœur, je l'ai donné souvent,
Donné souvent pour peu de chose,
Pour le sourire décevant
D'une lèvre frivole et rose,

A des fillettes de Paris
Qui sont l'image de la femme,
Et qui ne savent pas le prix
Qu'a la jeunesse de notre âme.

Elles jouaient avec mon cœur,
Mon cœur si naïf et si tendre ;
Rieuses, d'un ongle moqueur
Elles s'amusaient à le fendre.

J'aimais chacune cependant...
Toutes, elles s'en sont allées,
Et je croyais en les perdant,
Perdre des ailes envolées ;

On eût dit des papillons bleus
Qui s'en venaient par fantaisie
Boire, délicats et frileux,
Une goutte de poésie.

VIII

CHANSON D'HIVER

Mignonne, tirons les rideaux,
Faisons du feu. La ville est grise,
Et les passants font le gros dos
Sous les morsures de la bise.

L'hiver ne me fait pas la loi
Et je me moque de décembre,
Puisque te voici près de moi,
Gaie et frileuse dans la chambre.

Laissons les autres endurer
Quelque bal ou quelque théâtre.
Il est si bon de demeurer
Immobiles, tout près de l'âtre.

Écoute ce froid sifflement :
C'est le vent qui vient droit du pôle.
J'aime mieux ton souffle vraiment
Et la neige de ton épaule.

Ferme tes beaux yeux à demi
Pour bercer mieux le tête-à-tête,
Ou prends le livre d'un ami,
Un charmeur d'âmes, un poète.

« Il était une fois l'été,
« Les amoureux faisaient tapage
« Dans les bois vêtus de beauté... »
Fermons le livre à cette page.

IX

LE RÉVEIL

L'aube au bas du ciel tend parmi les mousses
Des fils de soleil rayant le lointain.
— Ma mignonne avec des airs de matin
Entr'ouvre à demi ses lèvres si douces.

Le jour est venu, puis il est allé
Partout, dans les champs, dans l'eau, dans les branches.
— Ma belle petite à pleines mains blanches
Cherche en souriant son front réveillé.

On dirait le sang de toutes les roses
Ruisselant au pied d'un grand trône d'or.
— Claires à demi, confuses encor,
Les fleurs de son cher regard sont écloses.

X

L'air cesse d'être bleu
Quand on perd ce qu'on aime,
Et quel que soit l'adieu,
La souffrance est la même.

Avec autant de pleurs
Et les lèvres séchées,
Ce sont les mêmes fleurs
Par une autre arrachées;

Les belles fleurs d'amour
Que ta main avait mises
Dans mon cœur, un beau jour,
Et qu'elle m'a reprises.

XI

CHANSON

Je ne peux pas ne pas aimer,
Et ma faiblesse se découvre.
Quand mon cœur vient de se fermer,
Je n'y puis rien, il faut qu'il s'ouvre.

Quand des regards sont bons pour moi,
Mes yeux, hélas ! les voient de même.
Mon amour est de bonne foi :
Il faut que j'aime quand on m'aime.

Je ne puis pas par les chemins
Aller tout seul avec mon rêve ;
Il faut que des petites mains,
Le conduisent pour qu'il s'achève.

Aucune n'allant jusqu'au bout,
Qu'on les étreigne, ivre ou farouche,
Ce n'est pas ma faute après tout,
Si mes baisers changent de bouche.

C'est un malheur pour ma raison ;
Elle se trouble et devient folle,
Et, selon l'heure ou la saison,
Se désespère ou se console.

XII

UN MOIS DE MAI

Si Mai n'est plus le mois clément,
Qui veut que les fleurs soient écloses,
Si le ciel n'a pas seulement
Le courage d'ouvrir les roses ;

Laissons faire, laissons pleuvoir
Sur cet étrange paysage ;
D'ailleurs on ne peut tout avoir :
Mai radieux et ton visage.

Il suffit de te regarder
Pour n'avoir pas un autre rêve.
L'hiver, s'il veut, peut s'attarder :
L'heure qui sonne est aussi brève.

Mignonne, restons au logis
Puisque Mai jalouse Décembre ;
Que le feu sur nos fronts rougis
Fasse du soleil dans la chambre.

Laisse-moi lire dans tes yeux
Que tu m'aimes et que je t'aime :
Bien que le rythme en soit très vieux,
Rien n'est joli comme ce thème.

Si les baisers sont inconstants,
Qu'importe ! Mon âme est la tienne...
— Il n'est que deux ou trois printemps
Dont le cœur parle et se souvienne.

XIII

CHANSON

Je veux arracher de mon cœur
L'inféconde mélancolie.
— Le mois de mai n'est pas moqueur
Bien que la terre soit jolie.

Dans le silence des bois sourds
Où monte l'odeur de la sève,
Je veux donner aux rameaux lourds
L'inutile poids de mon rêve ;

Aux buissons embaumés et frais
La souffrance mal apaisée,
Pour qu'ils versent sur mes regrets
Leurs douces larmes de rosée ;

Aux coquelicots dans les blés
La mémoire chère et divine
Des baisers trop vite envolés
Où l'âme tremble et se devine.

Et pour qu'ils mêlent leur clarté
A leurs lumières éternelles
Aux firmaments des nuits d'été
Le souvenir de ses prunelles.

XIV

Cette femme qui passe là
Et que j'ai peine à reconnaître
Me fut bonne et me consola
Comme un soleil qui vous pénètre.

Mes raisons pour vivre ou pleurer
Étaient sa seule fantaisie,
Et ma folle soif d'adorer
Pour breuvage l'avait choisie.

Quand elle interrompit gaîment
La chère ivresse commencée,
Ce fut un noir écroulement
Dans mon cœur et dans ma pensée.

Toutes ces fuites sans retour
Font aussi mal que la première.
Mes yeux crurent, perdant le jour,
Qu'ils perdaient aussi la lumière.

Le temps fait quand même l'oubli
Par une cruauté de l'heure :
L'amour n'est pas enseveli
Quand sur une morte l'on pleure.

XV

C'est elle, après moins de deux ans,
Que je revois ainsi changée.
O jours traîtres et malfaisants!
O jeunesse vite outragée !

Ce n'étaient plus ses jolis yeux
Que j'ai chéris à les maudire,
Ni son sourire précieux
Qui me disait : « Tu peux sourire. »

Ce n'était plus qu'un souvenir,
Une image décolorée,
Et mon rêve n'eût pu tenir
Dans cette page déchirée.

O pourquoi la fragilité
Des choses qui sont les meilleures :
Des caresses, de la beauté ?
Pourquoi le lourd marteau des heures?

Puisqu'on ne peut rien comparer
Aux lèvres où le cœur s'enivre,
Pourquoi ne pas laisser durer
Cet enchantement qui fait vivre ?

XVI

CHANSON

Épris de la beauté des choses,
De toute science envieux,
Pour connaître trop bien les roses,
Avant trente ans nous sommes vieux.

Encor tenu par les caresses,
Notre cœur a des fils brisés,
Et quelles que soient les maîtresses,
Sait le compte de leurs baisers.

Comme le soleil sur les sables,
L'art faisant voir un but trompeur,
Vers des sourcis insaisissables
A des mirages qui font peur.

Notre âme s'est ouverte toute
Dans les sourires et les pleurs :
Nous avons fait la même route
Cent fois, cueillant les mêmes fleurs.

Quel chemin ? Quelle poésie ?
Quel chant nouveau, grave ou moqueur,
Quelle femme belle et choisie
Réveillera ce triste cœur ?

XVII

Sans que tu m'en fasses l'aveu,
Je sais que j'ai lié nos âmes.
Le temps ne sera plus du bleu
Qu'il était quand nous nous aimâmes.

Nous ne saurions nous désunir,
Nous sommes mêlés l'un à l'autre.
Si notre amour a pu finir,
Quel ciel nouveau serait le nôtre ?

Malgré ton sourire moqueur,
Mignonne, tu dois bien comprendre
Si j'ai pris beaucoup de ton cœur,
Que je ne puis pas te le rendre.

XVIII

Tu m'as guéri de mon souci
Par une souffrance plus grande ;
Mignonne, je te dis merci,
Mais que le ciel ne te le rende !

En me quittant, tu m'as fait voir
Que l'amour seul n'est pas frivole,
Et qu'on pleure de ne pouvoir
Le retenir quand il s'envole.

Poète ami des songes creux
Où délirent parfois les fièvres,
Je croyais être malheureux,
Et j'avais ton cœur et tes lèvres !

XIX

CHANSON

Par ce temps froid, maussade et gris,
De grand vent, de pluie et de brume,
Où le sourire de Paris
Se plisse, se fronce et s'enrhume,

Dans le pauvre logis désert,
Près du foyer où meurt la flamme,
Où vous attendre encor ne sert
Plus à rien qu'à me fendre l'âme,

Où vos chères dernières fleurs
Ont pu, depuis une semaine,
Perdre hélas ! avec leurs couleurs,
Leur frêle grâce presque humaine ;

Venez un jour, venez ce soir,
Que ce ciel triste vous envoie !
Venez ! que j'aie à vous revoir
Un peu de soleil et de joie !

Je ne vous ferai pas de mal...
Je vous dirai de douces choses,
Et ma mine de carnaval
Fera rire vos lèvres roses.

XX

CHANSON

Votre matin est triomphant
Et vous êtes comme une enfant
Qu'aucune douleur n'a blêmie.
— Vous n'êtes rien que mon amie.

Votre regard a des éclats
Comme n'en composeraient pas
La physique ni la chimie.
— Vous n'êtes rien que mon amie.

Par ces temps froids et pluvieux
Vous êtes le rayon joyeux
Qui nous annonce l'accalmie.
— Vous n'êtes rien que mon amie.

Vous êtes une fleur de mai
Et pourtant mon rêve charmé
Ne vous a pas vue endormie.
— Vous n'êtes rien que mon amie.

Pourquoi contre vos yeux charmants,
Étoiles des vrais firmaments,
Mon âme s'est-elle affermie ?
— Vous n'êtes rien que mon amie.

XXI

CHANSON

Les derniers des beaux jours s'en vont,
S'en vont en attristant mon âme.
Limpides et froids comme sont
Les derniers regards d'une femme.

Ce sont aussi des nœuds brisés,
Mais l'abandon est bien plus tendre.
L'air a des souffles de baisers,
De baisers que je peux lui rendre.

Il m'a, comme elle, trois longs mois,
Enveloppé de son sourire :
J'allais par les prés et les bois,
Laissant mes yeux dans ses yeux lire.

Elle est loin ! l'été bleu n'est plus.
Adieu les belles découvertes
Parmi les sentiers chevelus
Qui coiffent les collines vertes !

Mais le ciel est sans trahison
Jusqu'à la minute dernière,
Et je sais bien que la saison
Reviendra jeune et printanière.

XXII

LE VERTIGE

Il est d'insondables amours
Où la chute fut si profonde
Que, guéri même, on sent toujours
La vieille blessure inféconde.

Après qu'on a versé des pleurs
Et dit bien haut ce que l'on souffre,
Un autre amour, ouvrant ses fleurs,
S'épanouit au bord du gouffre.

La main s'amuse à les cueillir ;
Elles sont douces et jolies,
Et leur sourire fait pâlir
Les lointaines mélancolies.

Mais si l'on se penche, écartant
Les feuilles et l'ombre propice,
L'ancien vertige vous attend
Et monte du cher précipice ;

Et ni les petites fleurs d'or,
Ni les arbres, ni la lumière
N'empêchent d'y vouloir encor
Tomber la tête la première.

XXIII

LA PERLE

J'eus comme un éblouissement,
Et je devins sa fantaisie.
Entre toutes assurément
C'est elle que j'aurais choisie.

Cela dura ce que voulut
Son cher caprice d'amoureuse ;
Puis, un jour, hélas ! il lui plut
De me faire une plaie affreuse.

Jours adorables, jours maudits !
Mes lèvres n'ayant plus sa bouche
Avaient perdu le Paradis
Et le soleil me fut farouche.

Je ne reniai pas l'amour,
Seulement je me dis : « C'est elle
« Par qui mes yeux voyaient le jour,
« Et cette blessure est mortelle ! »

Je vis encor, malgré mon cœur;
Mais au plus pur de ma pensée,
Bien loin de tout regard moqueur,
Une larme s'est condensée.

MADRIGAUX

MADRIGAL POUR ANNA

Sur votre peau, neige et clarté,
(C'est un charme chez quelques-unes),
Les taches de rousseur sont brunes :
On dirait des grains de beauté.

Les beaux fruits peints par les soleils
Dans les feuilles d'un paysage,
Et pointillés, bruns ou vermeils,
Ressemblent à votre visage.

Sur leur éclat et leur douceur
Le baiser de nos ciels de France
A mis ces taches de rousseur.
— Cueillons ceux-là de préférence.

Comme vous gais, à peine mûrs,
En plein vent, mais d'espèce heureuse,
Paris parfois entre ses murs
Dore leur pulpe savoureuse.

Ils sont poinçonnés comme vous :
Leur odeur embaume, légère ;
L'Italie en a d'aussi doux,
Mais l'orange est une étrangère.

O taches de roussseur, semis
D'or précieux sur la peau rose,
Caprice seulement permis
Aux teints chauds qu'un sang jeune arrose,

Gouttelettes, fin ornement
Qui sied mal à la blondeur pâle,
Embellissez ce fruit charmant
De vos mouchetures de hâle.

II

LES LILAS BLANCS D'HIVER

Comme c'étaient des lilas blancs
Que voulait votre fantaisie,
En voici ! dans nos hivers lents
C'est comme un peu de poésie.

La fleur qui n'a pas vu le ciel
Et ne s'ouvrirait pas encore,
Dans un sol artificiel
Naît charmante, mais incolore.

Elle est atrophiée, hélas !
Un souffle briserait les branches,
Et ce ne sont plus des lilas,
Ces grappes légères et blanches,

Hier, c'était votre souci
D'avoir ce parfum frêle et tendre ;
Avril vous l'eût offert aussi,
Mais il aurait fallu l'attendre.

Un frisson de glace est dans l'air...
En attendant qu'Avril renaisse,
Ce joli bouquet blanc d'hiver
S'embellit de votre jeunesse.

III

A FANNY

La grâce éclaire d'un rayon
Votre figure blanche et fine
Dont on ferait un médaillon
D'impératrice Joséphine.

Épais et bruns sur le front droit,
Près de l'oreille et près des tempes
Vos cheveux bouclent. Telle on voit
La Princesse dans les estampes.

La bouche arquée, à chaque coin
Se relevant dans le sourire,
Semble l'œuvre faite avec soin
D'un peintre du Premier Empire.

Votre nez est d'un charmant art :
Il n'est pas grec. Il a l'air d'être
Un dessin du baron Gérard,
Authentique, signé du maître.

Notre-Dame de Thermidor
Eût salué votre jeunesse,
Et détaché ses anneaux d'or
Pour parer vos bras de déesse.

La courbe parfaite du sein
Aurait soulevé la tunique,
Pure, découverte à dessein
Comme sur un torse ionique.

Notre moderne vêtement
Est plus chaste, mais vous dérobe ;
Vous subissez royalement
L'outrage insigne de la robe,

Et vous la portez d'un bel air
Que la jupe semble une traîne,
Scandant d'un rythme lent et fier
Vos pas de jeune souveraine.

IV

A UNE COMÈTE DE REVUE.

Madame, pour qu'on ne commette
Pas d'invraisemblance, c'est vous
Qui représentez la Comète,
Cet astre ayant les cheveux roux.

Comète, femme, astre et statue,
Nue, on dirait, sans vos cheveux,
Votre jeunesse ainsi vêtue
A le costume que je veux.

Trop divins pour que rien ternisse
Leur bel éclat surnaturel,
Tels les cheveux de Bérénice
Se déroulent parmi le ciel.

Cette adorable chevelure
Flamboie ainsi qu'un été fou,
Illuminant la ciselure
De l'oreille rose et du cou.

Enveloppant même les hanches
D'un ruissellement sans pareil,
Elle fait aux épaules blanches
Comme une écharpe de soleil.

Qu'importe la voix ou le geste
Devant ce fauve écroulement?
L'Art s'efface comme le reste...
Le reste d'ailleurs est charmant.

V

A UNE HARPISTE DÉCORÉE

Petite fille de onze ans,
Que mène une mère, à la piste
De pourboires satisfaisants,
Gentille, c'est vrai, mais harpiste ;

Votre cornac ayant, je crois,
Pillé pour vous quelque vitrine,
Vous avait accroché deux croix
Étrangères sur la poitrine.

Allez, mignonne, de ma part
Dire à Madame votre mère,
Si c'est *l'ordre du Léopard*,
Que cet ordre est une chimère,

Un zeste des plus décevants,
Moins qu'une noix creuse, une paille !
Je sais bien que les chiens savants
Portent parfois une médaille.

La croix d'honneur à l'horizon
Leur arrache un aboi suprême,
Mais ce n'est pas une raison
Pour qu'on vous habille de même!

VI

A MADEMOISELLE ROSINE

artiste dramatique de dix ans et demi.

Vous êtes grande en tout comme les blés en mai,
Et votre main n'est pas plus large qu'une rose.
Pour votre pied, ma chère enfant, c'est autre chose :
Le prince qu'épousa Cendrillon l'eut aimé.

Comme artiste, le geste est bon, le ton formé,
Et vous chantez, comment dirai-je ?... en virtuose ;
Et vous avez déjà, bien avant d'être éclose,
Un petit goût à vous, piquant et parfumé.

Je sais que vous avez dix ans, Mademoiselle,
Et que vous êtes grande, et qu'il faut qu'on cisèle
Ses vers. Si vous alliez ne pas les trouver bons !

Vous êtes, mon bébé, quasiment une femme.
Acceptez mon hommage et recevez, Madame,
Sans rougir du présent, ce cornet de bonbons.

IX

A UNE DANSEUSE DE CORDE

Les figurines de l'Attique,
Délicates, d'un goût si pur,
C'est vous, moderne et synthétique,
En vos bonds qui cherchent l'azur.

Vous êtes simplement exquise,
Et dans l'impur cercle étouffant
Mon âme en déroute est conquise
Par votre bleu regard d'enfant.

Vous enlevant avec cadence,
Ou tombant à nous effrayer,
Certes, vous n'avez pas la danse
Des personnes à marier.

Leur laissant l'honnête quadrille
Exempt de rêves malfaisants;
Vous êtes une jeune fille
Peut-être pure, de seize ans.

Aussi mon cœur, Mademoiselle,
Mû par un charme merveilleux,
Tombe à vos genoux de gazelle
En faisant le saut périlleux.

X

A UNE ÉCUYÈRE

Quand, bondissante, demi-nue,
Et livrant aux yeux maint détail,
On a, sans faire l'ingénue,
La cravache pour éventail ;

Et quand, renversant tête et buste,
Jambe levée, on est en l'air
Au poing d'un écuyer robuste,
Ceint d'un maillot couleur de chair ;

Ou quand, au bruit des chambrières,
Hâtant l'allure à mots peu doux,
Au saut classique des barrières,
On retombe sur les genoux ;

C'est une danse de vertige,
Faite de cris et de rayons,
Et sur votre épaule, ô prodige,
Pas de diamants, des paillons !

Pareille aux belles centauresses,
Et les cheveux mêlés aux crins,
Il vous faut les chaudes caresses
Des flancs rudes brisant vos reins.

Oh ! quel amour pâle et moderne
Offrirait à votre désir
L'éphèbe lorgnant d'un œil terne
Ces proportions du plaisir ;

Et qui peut-être, à la sortie,
Téméraire, va s'occuper
De cette entreprise hardie :
Vous reconduire après souper !

XI

A JULIETTE

O mystère profond des brises de l'été !
Miracle d'un regard de longs cils abrité !
Dans l'île de Croissy, sous les feuilles de saule,
Un soir que je sentais frissonner ton épaule
Près de mon cœur, ta main fine tenant ma main,
Nous fîmes, sans parler, un grand bout de chemin.
Puis ce fut tout à coup, ô muse familière,
Pardonne ! un piano, des pas.... *la Grenouillère* :
Des dames en peignoir, des messieurs en tricot.
Te coiffant d'un bleuet et d'un coquelicot,
Rieuse, comme on tire un ours de sa tanière,
Pour le jeter d'un brusque effort à la lumière,
Tu me pris, et du reste experte à me dresser,
Tu me domptas, mignonne, et tu me fis danser.

XII

ÉTRENNES AUX DAMES DE PARIS

Près du feu rougissant la blanche cheminée,
Assise en souveraine et composant ses airs,
Votre Grâce, les yeux ironiques et clairs,
Reçoit ses courtisans pour la nouvelle année.

L'un, voulant un sourire, a, toute la journée,
Cherché dans son cerveau sans y trouver d'éclairs :
Il offre à vos désirs capricieux et chers
La boîte de bonbons banale et satinée.

Un autre a devancé les Faunes indolents ;
La blancheur des lilas neige sous les doigts blancs
C'est un joli présent, surtout pour une blonde!

Nous excuserez-vous si, par un vieux travers,
Et pour ne faire point ce que fait tout le monde,
Vous sachant de l'esprit, nous vous offrons des vers.

CAMÉES PARISIENS

I

CÉLINE CHAUMONT

Un petit singe exquis, une femme, un gamin.
Des mines et des airs qu'un goût malin combine,
Madame ou bien Margot, Gavroche ou Colombine,
Des yeux de diamant, des lèvres de carmin ;

Le nez en l'air, l'oreille au vent, petite main,
Pied petit, dessinant et cambrant la bottine,
Jupe courte qui rit, corsage qu'on lutine,
Fleur de piment, fleur rouge éclose d'un jasmin ;

La voix d'un rossignol de Paris, filet maigre,
Tintant sur le cristal en notes de vinaigre ;
Gaîté de silhouette et charme de croquis.

Elle est si vive, elle est si fine, elle est si blonde,
C'est un art infini de grâce peu profonde.
— Un gamin, une femme, un petit singe exquis.

II

LÉONTINE MASSIN

« La robe était exquise et fort bien ordonnée... »
Très simple, grise et longue avec des nœuds grenat.
Rien d'outré ni de faux dont le goût s'étonnât ;
Chaque volant était l'œuvre d'une journée.

De ce frisson subtil et vague environnée,
Comme les épis blonde, et blanche avec éclat,
Vous charmiez dans un rôle indifférent et plat,
Car le geste s'apprend, mais la grâce est innée.

Je songeais : ... Cette robe est belle... le tailleur
S'appelle Worth... Paris n'en a pas de meilleur...
— Les frôlements légers faisaient vibrer mon âme ;

Et mon cœur, reniant la tunique aux plis lourds,
Allait comme un esclave émerveillé, Madame,
De la robe de soie à vos yeux de velours.

III

BLANCHE BARETTA

Je crois qu'un joli nom est un heureux présage;
C'est comme les beaux yeux qui trompent rarement,
Et qui montrent chez vous dans un accord charmant
La grâce de l'esprit et celle du visage.

La blanche métaphore éclôt pour votre usage,
Et, blonde, vous semblez dans un rayonnement
Une perle plutôt encor qu'un diamant
Ou bien un laurier-rose en un frais paysage.

Voyez-vous la vertu du nom italien ?
Entre le rhythme et vous ce fut comme un lien ;
La musique des mots vous devint familière,

Et votre jeune lèvre y but si bien qu'un jour
Vous n'eûtes qu'à vouloir nous dire avec amour
La prose de Musset ou les vers de Molière.

IV

BLANCHE PIERSON

C'est déjà le plus beau des rêves : être belle,
Avoir les yeux charmants et couleur de bleuet,
Le sein de marbre pur et, de son doigt fluet,
Lustrer sa chevelure abondante et rebelle ;

Savoir qu'on est la grâce inoubliable, telle
Que le sage, à genoux, vous adore, muet ;
Et faire de l'amour, extase ou bien jouet,
Son caprice d'une heure ou sa soif immortelle.

Une couronne d'or décore sa beauté ;
Ses blonds cheveux d'épis, triomphe de l'été,
Adoucissent l'éclat de la chair radieuse.

Mais l'âme, mesurée à de hardis essors,
Osa monter vers l'Art d'une aile audacieuse,
Et la flamme d'en haut visita ce beau corps.

V

ORPHISE VIAL

Vers les saules. — Closerie des genêts.
(Albert Glatigny. — Fr. Soulié.)

Où prîtes-vous ce nom d'Orphise ? Il est charmant.
Il a comme un parfum léger de fleur choisie ;
J'y vois dans un rayon passer la Fantaisie :
Il est rare, à coup sûr, et c'est un diamant.

Un nom si précieux, qui ferait le tourment
D'une bourgeoise, et dont mon âme s'extasie,
Vers le pôle de l'Art et de la Poésie
A dû vous attirer, ainsi que fait l'aimant.

Donc vous dites, rêvant sous le ciel du théâtre,
La prose un peu vieillie ou la rime folâtre
Du poète fantasque et du vieux maître mort.

Fauvette dont le vol ne tente pas les nues,
Votre chanson est douce et charme sans effort,
La grâce se plaisant aux bouches ingénues.

VI

CLOTILDE COLAS

Les Comédiens errants.
(Paul Arène et Valéry Vernier.

Fleur de Bohème, œillet cueilli sur le chemin,
Elle a l'éclat du teint comme l'éclat du rire,
Et, pendant que Lucinde aux étoiles soupire,
Elle va, l'œil en quête et le cœur sur la main.

Le sein blanc, le regard qui n'est pas inhumain
Valent la lèvre rouge et digne d'un empire,
Et Scaramouche est un faquin d'oser lui dire
Qu'il la trouve charmante et l'aimera demain.

Un seigneur triste, ainsi que le temps le comporte,
Va mettre cette joie adorable à la porte...
Adieu la comédie et le décor branlant!

Marine, en jupon court fin serré sur les hanches,
Pour demeurer lui montre en riant ses dents blanches
Et c'est un argument suprême et violent.

VII

ROSINE BLOCH

Le Prophète (rôle de Fidès).

O musique, ô génie, ô maître souverain !
Nuit rouge où se débat une joie éphémère,
Soupirs d'amour mêlés aux sanglots d'une mère,
Chants mystiques d'église et fanfares d'airain.

Cœur maternel, seul temple où l'amour est serein,
Ingrat ou mort, le fils demeure sa chimère.
— La plainte est indulgente, elle n'est pas amère :
Le pardon y ramène un sublime refrain.

Quel rôle! — La splendeur de votre front est telle
Qu'en Grèce on vous eût crue une jeune immortelle:
Il porte glorieux le noble poids du Beau.

Sans doute, l'œil pourrait luire de plus de flamme,
Mais l'Art, que votre voix magnifique proclame,
Au rayon de la forme avive son flambeau.

VIII

SOPHIE CROIZETTE

La Part du Roi.
(CATULLE MENDÈS.)

Les vers charmants sont faits pour les lèvres exquises,
Et leur fine beauté sertit le rythme d'or;
Elles livrent déjà, sans remuer encor,
O cœur énamouré! l'aveu que tu déguises.

Gardez l'habit ancien des défuntes marquises,
Car la pièce est finie et n'a qu'un seul décor!
Le roi de France peut sonner longtemps du cor,
Les lèvres et les mains petites sont conquises.

Et je pensais : La race est bonne ; ce pays
Tiendra toujours les yeux et les cœurs éblouis
Par la grâce légère et la blancheur des femmes.

Souvenez-vous du plus horrible des hivers,
Sans pain, sans horizon, sans espoir et sans flammes :
Votre front souriait et vous disiez des vers.

IX

Mlle BEAUGRAND

Coppélia.

Un geste souple étend les bras comme des ailes,
Sur le rhythme qui danse et qui rit sans éclats,
Elle part, elle vole, au loin, plus haut, plus bas :
(On ne compare plus les femmes aux gazelles.)

Sans éclair imprévu, sans folles étincelles,
Le goût français ordonne et mesure ses pas,
Comme un bijou de style et qui ne trompe pas,
Le diamant est pur en toutes ses parcelles.

La musique s'égaie et raille vivement;
On dirait, dans l'essor d'un caprice charmant,
Les sons filés et fins des boîtes à musique ;

Et, la poupée étant exquise, l'on s'éprend,
Dans un charme profond bien qu'à peine physique,
De ces ressorts subtils mus par un art très grand.

X

MARIE KOLB

Le barbier de Pézenas.
(Léon Valade et Emile Blémont.)

Elle rit bien, et la narine
Bat et se fronce gentiment :
C'est comme le pressentiment
Du museau rose de Dorine.

Mais un doute affreux la chagrine :
Elle aime son lourdaud d'amant.
On voit sauter distinctement
Son petit cœur dans sa poitrine.

Certes, ce n'est pas par hasard
Que Molière apprend pour son art
Cette langue franche et hardie ;

Le grand rêveur sait qu'à la cour
Avec Claudine il doit un jour
Donner aussi la comédie.

XI

CORALY GEOFFROY

Héloïse et Abélard.
(LITOLFF.

Dans cet ouvrage slave et tout à fait charmant,
Couvrant les vers chétifs et pareils à la prose,
Où l'esprit, comme il peut, coule à petite dose,
La musique chantait, railleuse, finement.

Vous parûtes, vos bras superbes animant
La stabilité forte et belle de la pose,
Et l'on eût dit la chair d'un marbre blanc et rose
Ou la grasse beauté d'un chef-d'œuvre flamand.

Madame, pardonnez, la cause étant connue,
Devant l'humanité de votre gorge nue
J'oubliai l'art divin et votre chant si doux.

Un vers étincelant vibrait à mon oreille
Du poète plus grand et plus noble que tous ;
« Chair de la femme, argile idéale, ô merveille! »

XII

JEANNE SAMARY

Elle est la jeunesse. Ses yeux,
Bien que myopes, ont des flammes.
Toute petite entre les femmes,
Elle n'en sait plaire que mieux.

Elle est la grâce. Oiseau joyeux,
Elle n'a rien des grandes dames,
Et l'on n'écrira pas de drames
Pour ce Gavroche radieux.

Elle n'est la coquetterie
Que juste assez pour qu'elle rie,
Montrant ses dents d'un blanc de lait.

Elle est la beauté gaie et blonde.
Et, si son caprice voulait,
Elle aurait à ses pieds le monde.

XIII

JEANNE GRANIER

Vos jolis yeux de blonde ont des regards d'Avril :
Vous êtes le printemps, et de votre jeunesse
Sort, avant que l'esprit charmé se reconnaisse,
Une grâce qui met vos juges en péril.

Le théâtre est un ciel jaloux. Pourquoi faut-il
Que les vieux astres soient fâchés qu'un astre naisse?
Votre jeune rayon vaut bien leur droit d'aînesse,
Et je trouve l'envie un vice puéril.

Si la joie ici-bas nous vient de la lumière,
N'ayez pas le souci d'être ou non la première :
Brillez! En vous voyant, je songe aux soirs d'été

Où, cherchant dans l'azur ainsi que sous un voile,
Par un égal désir d'amour et de clarté
Mes yeux aiment à voir se lever toute étoile.

XIV

JUDIC

Bien avant la « Timbale », avant ce rayon pur
De l'Art, elle était humble et non pas inconnue.
Certes ce n'était pas la forme antique et nue
Ni le grand goût français, simple, correct et sûr.

C'était la grâce outrée et mise au pied du mur,
Des excès de regard et de mine ingénue,
Une perfection de voix fine et menue,
Habile à souligner ce qui n'est pas obscur ;

Des yeux surtout, des yeux plus grands qu'on n'a coutume
De les rêver, et tels que Paris les allume
Pour faire radieux un visage charmant ;

Des lèvres à la fois chastes et sensuelles
Pour ces refrains légers et vifs comme des ailes,
Qui naissent par hasard et vivent un moment.

XV

THÉO

C'est une enfant gâtée exquise, d'un blond fou ;
Qui, rieuse, du droit de la grâce éternelle,
Met la jambe en avant comme un polichinelle
Adorable, et s'en va dans l'art je ne sais où.

Cela n'est pas de poids, mais l'or d'un fin bijou
Est léger. Le rayon d'une perle est en elle,
Et quel style n'a pas, quand meurt la ritournelle,
Ce galbe saisissant de la hanche et du cou !

On ne conseille pas une rose, on l'admire.
Si l'art suprême était le charme d'un sourire !
Si les beaux yeux valaient les meilleures raisons !

Une poitrine jeune et qu'eût peinte Corrège,
Des bras ronds et parfaits, des épaules de neige
Peuvent borner la vue et sont des horizons.

XVI

AIMÉE DESCLÉE

C'est votre âme qui fait le regard de vos yeux :
Ils n'ont pas de l'éclat, ils ont de la lumière.
Madame, c'est pourquoi vous êtes la première,
Pâle dans la splendeur d'un nimbe radieux.

Il nous faut la douleur et nous ne valons mieux
Que par la passion subie et coutumière.
Dans votre charme simple ou votre grâce altière,
On sent que vous souffrez de ce mal glorieux.

Et c'est cela votre art, non ce qu'on peut apprendre
Ou deviner; d'ailleurs on ne saurait mieux rendre
Un rôle ; et vous restez l'artiste sans défaut.

La main sur votre sein comme sur une flamme,
Qu'avez-vous, noble esprit, pour atteindre si haut?
Vous êtes, avant tout, simplement une femme.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

TABLE

TABLE

CHANSONS

I.	*Hélas ! qu'ai-je fait de mes yeux ?*	7
II.	Le Crépuscule	9
III.	La Fuite	10
IV.	Étrennes à Laure	11
V.	Le Retard	13
VI.	*Faut-il, pour trouver bon l'été*	15
VII.	*Mon cœur, je l'ai donné souvent*	17
VIII.	Chanson d'hiver	19
IX.	Le Réveil	21
X.	*L'air cesse d'être bleu*	22
XI.	*Je ne peux pas ne pas aimer*	23
XII.	Un mois de mai	25
XIII.	*Je veux arracher de mon cœur*	27
XIV.	*Cette femme qui passe là*	29
XV.	*C'est elle après moins de deux ans*	31
XVI.	*Epris de la beauté des choses*	33
XVII.	*Sans que tu m'en fasses l'aveu*	35
XVIII.	*Tu m'as guéri de mon souci*	36
XIX.	*Par ce temps froid, mausasade et gris*	37
XX.	*Votre matin est triomphant*	39
XXI.	*Les derniers des beaux jours s'en vont*	41
XXII.	Le Vertige	43
XXIII.	La Perle	45

MADRIGAUX

I. Madrigal pour Anna..... 49
II. Les Lilas blancs d'hiver..... 51
III. A Fanny..... 53
IV. A une Comète de Revue..... 55
V. A une Harpiste décorée..... 57
VI. A Mademoiselle Rosine..... 59
VII. A une Danseuse de corde..... 60
VIII. A une Écuyère..... 62
IX. A Juliette..... 64
X. Étrennes aux dames de Paris..... 65

CAMÉES PARISIENS

I. Céline Chaumont..... 69
II. Léontine Massin..... 70
III. Blanche Baretta..... 71
IV. Blanche Pierson..... 72
V. Orphise Vial..... 73
VI. Clotilde Colas..... 74
VII. Rosine Bloch..... 75
VIII. Sophie Croizette..... 76
IX. Mlle Beaugrand..... 77
X. Marie Kolb..... 78
XI. Coraly Geoffroy..... 79
XII. Jeanne Samary..... 80
XIII. Jeanne Granier..... 81
XIV. Judic..... 82
XV. Théo..... 83
XVI. Aimée Desclée..... 84

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le 20 mars mil neuf cent deux

PAR

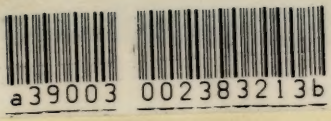
ÉDOUARD CRÉTÉ, IMPRIMEUR

A CORBEIL.

3623 02

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of O
Date Due


a39003 002383213b

CE PQ 2359
.M6C4 1902
COO MERAT, ALBER CHANSONS ET
ACC# 1225259